

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Un homme à la rencontre de la
sagesse : l'abbé Ernest Friche

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 33-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Un homme à la rencontre de la Sagesse

L'AMI

Le mercredi 5 août 1959, rentrant d'une course dans la région de Montana, je passai à Sion saluer mon frère, qui fut peut-être étonné de ma gaîté. C'est après un moment de conversation enjouée qu'il me dit :

— Alors, tu viens de perdre un ami, cela doit bien te faire quelque chose ?

— Un ami ?

— Oui, l'abbé Friche. Tu l'avais amené chez nous, tu parlais souvent de lui.

Me voyant pâle et figé, mon frère ajouta :

— Excuse-moi, je croyais que tu le savais.

Je ne le savais pas. Quelques jours plus tôt, j'avais reçu de lui une carte qui me disait : « Dieu soit loué ! Il y a longtemps que je n'ai eu des vacances aussi tranquilles, aussi reposantes, aussi intérieures, loin du monde et près de Dieu. »

Il me rassurait ainsi. Je l'avais vu pour la dernière fois chez lui le soir du premier juillet. Malgré la correction des copies de fin d'année, malgré une tenace bronchite, il avait absolument voulu que mon unique soirée à Porrentruy après cinq années d'absence fût consacrée à cette amitié de vingt ans, si profonde que même la mort ne pourrait l'éteindre. Aucune gêne. La conversation reprit où elle avait cessé, nous aurions dit la semaine précédente ; plutôt, elle n'avait jamais cessé, mais continué secrètement et affermi sa trame, et notre seule poignée de mains en retrouvait le fil.

UNE VIE TOUTE SIMPLE

Et je sens maintenant la fausseté de ma position pour faire de lui un portrait que cette affection mutuelle ne déforme pas. Nos âges s'écartaient de dix ans, ce qui n'était pas astronomique en ce « milieu du chemin de notre vie ». D'ailleurs les dates nous intéressaient peu, n'ayant ni l'un ni l'autre la passion du chronomètre. Emporté à soixante-quatre ans, il n'a pas connu la vieillesse, et moi-même ne pouvais imaginer son enfance qu'en transposant dans le passé et le tranquille village de Vicques le tableau presque inchangé de cette petite famille sans drame : le père instituteur, la mère ménagère, le petit Ernest croissant « en taille, en sagesse, et en grâce devant Dieu et devant les hommes ». Une sorte de maison de Nazareth.

Ces parents auprès de qui le fils repose aujourd'hui dans le cimetière du pays natal, eussent été étonnés et navrés d'un autre nom que de celui de chrétiens. L'instituteur de Vicques a fait de sa profession une stricte vocation chrétienne ; son épouse ne voulut être qu'une épouse et une mère chrétienne. Orienté vers le sacerdoce, Ernest le fut par l'exemple de ses parents, mais surtout par l'impérieux appel de son Maître, par la Sagesse éternelle dont la beauté le ravit dès les premières lueurs d'intelligence de son âme et les premières aspirations de son cœur. De la sagesse il pouvait dire comme l'auteur du Livre qui porte ce nom : *Hanc amavi et exquisivi a juventute mea* : « Je l'ai aimé et recherchée depuis ma jeunesse ». Cet amour, puisé au baptême le 26 mars 1895, prima constamment tous les autres ; sa vie n'en est que le paisible épanouissement. Pas de rupture, pas de drame, aucune histoire de passion ou de conversion. Pendant douze ans, c'est la navette d'un enfant sage, puis d'un étudiant modèle, entre la maison et le Collège de Saint-Maurice d'abord (1908-1914), l'Université de Fribourg ensuite, et le Séminaire de Lucerne, où il est ordonné prêtre le 11 juillet 1920.

Suivent trois années de ministère paroissial à Delémont, où son action demeure fervente dans le cercle de jeunesse *Fidelitas* qu'il a fondé. Dès 1924, il est professeur de rhétorique au Collège Saint-Charles à Porrentruy. Ses parents l'y rejoignent, et sa cousine Jeanne comme gouvernante, formant ce foyer béni de l'avenue Stockmar qui fut pour tant

d'amis prêtres et laïques une sorte de Béthanie, tout baigné de sereine joie et de paix. C'est là que l'aimable personnalité de l'abbé Friche prend ses traits définitifs.

A LA DECOUVERTE DE CLAUDEL

Quelques notes de piano vous accueillient, ou, résolument, une sonate de Beethoven. Vous entriez à droite dans un studio blindé de livres alignant les dos de leurs sombres couvertures : travail consciencieux de l'instituteur, qui occupait à la reliure les loisirs de sa retraite. L'abbé avait toujours sur son immense bureau un ouvrage en chantier, toujours le même, toujours son interminable thèse sur Claudel, passée à la légende. Il y travaillait depuis l'époque lointaine de ses études à Fribourg, où un professeur avait lancé le jeune théologien dans un sujet aussi vague et aussi vaste que *Claudiel et S. Thomas* ou *Le thomisme de Claudiel*. Confronter l'un à l'autre deux génies qu'il aimait également, mais aussi éloignés l'un de l'autre que deux planètes, telle est la tentation à laquelle il succomba délicieusement et dans laquelle il persévéra à travers vents et marées. Interrogé, Claudel lui répondit que, bien sûr, il avait lu S. Thomas lors d'un séjour en Belgique et qu'il serait honoré d'avoir subi une influence si catholique. Il n'en fallut pas davantage pour engouffrer corps et âme notre licencié en théologie dans les souterrains de l'œuvre claudelienne, une lanterne thomiste à la main. Et partout Claudel prenait la couleur de S. Thomas, comme les murs s'éclairaient de la lampe qu'on porte. Ce *Claudiel's tour* — pour employer une expression de Claudel lui-même —, devint pour l'abbé Friche l'aventure de sa vie. Tel ce camarade passionné d'archéologie que nous perdîmes un jour dans la catacombe de Sainte-Agnès et que nous retrouvâmes le lendemain relevant des inscriptions sans s'inquiéter s'il faisait jour ou nuit dehors, l'abbé Friche avait oublié pour son héros toutes les contingences, même les financières, qui lui réservèrent de naïves et mélancoliques surprises. Sa plus grande peine fut de sortir de ses cryptes avec un manuscrit démesurément volumineux pour entrer dans le temple des thèses de doctorat. Trop enthousiaste au surplus, trop lyrique, trop peu soucieux de la technique du métier, qui veut la précision, les

notes additionnelles, les tonnes de références en conserve, et se méfie de toute flamme. Il fallait tailler, diviser, refroidir : toutes choses auxquelles l'abbé Friche ne pouvait pas davantage se soumettre qu'un amoureux à l'étude scientifique de l'amour.

Il eût plutôt continué ses découvertes sans jamais faire un livre, si l'un de ses amis ne lui avait conseillé vivement de livrer au public une partie au moins de son trésor. Car incontestablement c'en était un. Et nous eûmes de lui ces fameuses *Etudes claudeliennes*, livre auquel il refusa toujours, par modestie et sincérité, un titre plus sûrement publicitaire, et dont la publication, heureuse réclame d'une firme éditrice naissante, fut pour l'auteur un nouveau désastre financier. Introuvable maintenant, cet ouvrage est pourtant l'un des plus consciencieux, des mieux pensés, des plus éclairants sur l'œuvre entière de Claudel. En effet, tout en y projetant le faisceau lumineux de S. Thomas, l'abbé Friche regardait Claudel avec ses propres yeux, l'entendait avec ses propres oreilles, le vivait avec son cœur. Et s'il faut un poète pour expliquer un poète, jamais Claudel ne fut mieux servi. Les *Etudes claudeliennes* n'ont pas, Dieu merci, la rigueur d'une thèse, ne donnent point l'illusion d'une apodictique découverte mettant fin à une question. Au lieu de refermer derrière elles une porte, elles en ouvrent à l'infini sur la richesse de la liberté et du génie.

Après cette confrontation du grand poète avec le Docteur Angélique, l'abbé Friche fut étonné du butin qui lui restait encore, sans se douter que c'était là sa richesse propre, celle que venait de découvrir son intuition et qui n'était point endiguée par les exigences techniques de la critique universitaire. Ces sept corbeilles de surplus auraient fourni le plus beau livre existant sur le symbolisme de Paul Claudel. Malheureusement les palmes académiques, dont la France venait de couronner son premier volume, étaient moins monnayables encore que le camail du curé Vianney, et je donnerais volontiers tous les rubans et toutes les rosettes pour des primes à la publication. Je ne peux que redire ma joie aux lectures que l'abbé Friche m'en faisait, et m'attrister de penser que cette joie ne sera celle de nul autre. ... A moins que cet héritage inestimable ne soit recueilli par des mains pieuses, et livré au public comme une des choses les plus belles qui aient jamais été écrites sur le plus grand poète de notre siècle.

« POESIE, QUE ME VEUX-TU ? »

Le studio de l'abbé Friche était le sanctuaire des lettres, de toutes les belles et bonnes lettres. La voix de la poésie y parlait à son âme jusqu'à une sorte de tyrannie. *Poésie, que me veux-tu ?* écrit-il en tête d'un de ses cahiers où il laisse la poésie lui répondre. Elle lui répond naturellement par la voix du symbolisme, elle se veut la découverte et le chant du sacré dans le signe des créatures sensibles. Mais ce serait une erreur de ne voir en l'abbé Friche que *l'homo unius libri*, que le chantre de Claudel. Ne jurer par aucun maître est la formule d'un éclectisme pédant. Je ne connais pas de grand homme qui n'ait eu de prédilection pour un grand homme. Multiplier les dieux baisse le niveau non seulement de la ferveur, mais de la connaissance. Pour admirer Claudel, l'abbé Friche connaissait fort bien toute la littérature française et tous les chefs-d'œuvre de la littérature universelle ; et il vibrait intensément à toute note de beauté. Si son esprit élevé traversait la matière pour atteindre à l'essentiel, ce n'était pas sans goûter, et parfois jusqu'à l'extase, la musique de la matière même, fond et forme étant pour lui moins séparables que l'air de la lumière. Lui présentait-on un poème, il le chantait avant d'en chercher l'idée, et le premier défaut de prosodie lui faisait physiquement mal.

DON DE SOI

Les livres et son bon cœur ayant restreint son espace vital, il avait loué le rez-de-chaussée de sa maison et s'était réfugié à l'unique étage. Un petit salon, que sa cousine Jeanne entretenait avec un goût parfait, servait de salle à manger et de salle de musique. Sur son haut piano trônaient les princes de la musique : Bach, Mozart, Beethoven, Wagner, glorieusement éclairés, le soir, par les reflets jaunes que le couchant prolongeait sur « la cime indéterminée des forêts ». Poste de radio, tourne-disque et collection soigneusement cataloguée commençaient à faire date, rappelant les temps heureux, les nombreux amis, la présence aimable de ses parents. De ces heures inoubliables, la musique restait dans tous les cœurs « une joie pour toujours ». On pouvait rire du geste solennel et presque liturgique avec lequel, brosse de feutre entre le pouce et l'index, il prenait au

dique brillant une invisible poussière et la déposait lentement sur sa soutane, à la hauteur du cœur. Ce geste, comme celui de verser dans les flûtes de cristal un rouge Bourgogne étincelant de rubis, inclinait toute sa personne : une sorte de don ineffable, qui s'exprimait tout dans la bonté et la beauté du regard. Incomparable ami, vous saviez beaucoup mieux donner que recevoir ; vous donniez presque en vous excusant, avec le malaise d'un grand et amical respect. Et la peine qu'en ce radieux matin du 9 août 1959 je rapportais de votre tombe, était celle de beaucoup : celle de n'avoir jamais pu ni su vous rendre, non en quantité, mais du moins en qualité, en humilité, en vérité, en délicatesse, une part de ce que nous avions reçu. Que voulez-vous ? nous sommes plutôt rudes, et les affaires, chez nous, relèguent souvent bien loin les appels du cœur. Certains de nous sont même si curieusement faits que bonté et tendresse leur pèsent, et qu'ils vous ont parfois brusqué. Une parole, un signe, un rien qui eût fait de vous à l'instant et malgré les offenses un ami à toute épreuve, ils n'ont pas eu cela jusqu'au jour où brusquement la mort vous a terrassé sur un sentier de montagne dans les Grisons. Alors on a vu que la vie est brève et le temps d'aimer ici-bas. On entend que du ciel même où certainement vous avez votre place auprès de Dieu, vous leur dites encore ce que votre timidité n'osait pas : « M'aimez-vous ? m'aimez-vous un peu ? » Comme il est assez rare que les qualités de l'esprit s'accompagnent de celles du cœur, on a souvent méconnu la richesse de votre intelligence et de vos dons. Nous nous croyons malins en nous défiant de nos semblables, ne sachant pas quelle forme supérieure de l'esprit exige une charité qui croit tout, sauf le mal !

SERVIR DIEU

A part les voyages de vacances qui le conduisaient souvent retremper ses forces et sa vie intérieure à la Trappe de Bricquebec en Normandie, où il retrouvait ses deux cousins dont l'un est le Révérendissime Père Abbé, Dom Marie-Joseph, l'abbé Friche ne faisait guère que la navette quotidienne entre son domicile et la chapelle de Lorette et le Collège Saint-Charles. Cette maison n'oubliera pas la générosité matérielle des parents qui furent parmi ses insignes bienfaiteurs ; il oubliera moins encore l'exemple constant de conscience professionnelle, de probité, de piété et d'humilité

que le professeur de rhétorique lui donna pendant trente-trois ans. Si la malice de l'âge sans pitié prenait plaisir à étonner de ses audaces une bonté qui semblait naïve, l'âge mûr rend témoignage à son indulgence sans frontière, au respect de Dieu qu'elle imposait. On pourrait illustrer sa physionomie spirituelle d'un remarquable panégyrique de saint Charles Borromée qu'il y prononça, où il, adjurait les élèves vertueux de ne pas laisser l'orgueil ou la vanité corrompre cette vertu même. La section *Himeria* des Etudiants suisses, qu'il y fonda, reçut de lui une impulsion fort différente d'un simple idéal politique : elle apprenait intérieurement et par l'exemple que la plus haute noblesse de l'homme est de servir Dieu. C'est encore le prêtre, à Saint-Charles, qui chaque dimanche accompagnait le chœur avec une ferveur, une fidélité et une modestie touchantes.

« Il est bon de cacher le secret du roi. » Mais on ne craint pas de se tromper en affirmant que le sacerdoce profond et rayonnant de l'abbé Friche alimentait sa flamme en la petite chapelle de Lorette, qu'il desservit vingt-quatre ans comme un privilégié de Notre-Dame. D'elle il recevait la grâce de la joie en son obscurité et d'une action plus efficace, dans ses échecs apparents, que le bruit de certaines réussites spectaculaires.

C'est d'ailleurs sa conscience d'enfant de Dieu et de prêtre qui avait déterminé cette rare vocation claudeliennne, cette faim et soif communiquées de rendre la création entière à son Créateur. Avec le poète qu'il montre d'un doigt soumis, l'abbé Friche pouvait dire :

Comme un homme qui adore et comme une femme qui admire, je tendis les mains,

Et comme un miroir d'or pur qui renvoie l'image du feu tout entier qui le frappe,

Je brûlai d'un désir égal à ma vision et, tirant vers le Principe et la Cause, je voulus voir et avoir !

Voir et avoir pour donner. Ils le savent aujourd'hui, les élèves qui n'avaient peut-être pas compris le don inestimable de sa ferveur.

Ils le savent, les amis privilégiés dont le cœur pleure une disparition soudaine, avec l'espérance d'une rencontre éternelle en la splendeur de Dieu, qu'il n'a cessé de faire entrevoir et aimer.

Marcel MICHELET